

Yves Baton¹

Le fantasme au regard de R.S.I. : *le fantasme comme noeud.*

Si un sociologue s'aventurait dans les milieux analytiques et entreprenait de faire une analyse statistique de nos tics langagiers, des phrases du type 'Mon analyse me coûte cher, j'aurai dû faire des stages de poterie', viendraient sans doute au hit-parade des occurrences ainsi que des concepts comme 'le fantasme', 'la castration', 'le complexe d'Œdipe', etc.

Soyons sérieux : nous employons ces signifiants à tour de pages alors que nous avons très peu de fantasmes réellement bien conformés. Chez Freud, il y en a deux : celui de Schreber 'ce serait très beau d'être une femme subissant l'accouplement'² et 'un enfant est battu'³ - le reste relève plutôt de rêveries et de fantasmatisations (comme chez Léonard), de rêves corrélés à des scènes primitives (comme chez l'Homme aux loups), de mises en acte (comme chez l'Homme aux rats), de souvenirs d'enfance mythifiés (comme chez Dora), etc.

Plus généralement, si j'examine l'ensemble de la littérature analytique et en particulier la littérature kleinienne, je ne suis pas convaincu que ces fantasmes relèvent de la définition freudienne *sensu stricto*: il s'agit d'une prolifération imaginaire (dont il est difficile de décider si elle appartient à l'imaginaire de l'analysant ou de l'analyste...) complètement déconnectée de ses amarres symboliques⁴. D'autre part, les témoignages cliniques - par exemple de passe à l'entrée à l'École de la Cause Freudienne dans les années '90 - sont à moitié convaincants tant l'auditeur a le sentiment dérangeant d'un placage théorique dont le ressort essentiel tient à un effet de mode passager. Enfin, dans ma pratique analytique, ce serait mentir que d'affirmer que toutes ces cures - même celles menées au-delà du thérapeutique - ont touché la question du fantasme.

Qu'est-ce qu'un fantasme ?

Si le scénario fantasmatique se présente à nous dans la réalité, soit on prend la fuite soit on accepte l'horreur : ni perspective de la sodomie ni celle d'être battu ne sont agréables.

Que ces sujets fassent de ces scénarios désagréables dans la réalité des moments de plaisir psychiques intenses, nous le comprenons toutefois. Si Schreber, durant l'été 1893, n'assume pas son fantasme et n'en fait pas du plaisir, cela tient à sa structure : ce scénario est psychiquement trop intrusif pour lui. Un névrosé aurait isolé le fantasme dans le *Cs*, l'aurait refoulé dans l'*Ics* où cette position d'Œdipe inversé aurait commandé sa réalité sexuelle dans l'*Ics* sous la loi du Nom du père et aurait

¹ Yves Baton est membre du Forum du Champ Lacanien du Brabant wallon

² Freud, S., *Cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1954, p. 266.

³ Freud, S., *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., Paris, 1973, pp. 219-244.

⁴ Lacan, J., *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, pp. 728-729.

produit tous les semblants phalliques habituels. Un névrosé ne se serait donc pas 'désabonné' de son inconscient.

Un cas clinique.

Pour des raisons de discrétion, je ne peux déplier totalement la vignette clinique qui m'a accompagné pendant la construction de cet exposé.

Il s'agit d'un sujet d'une trentaine d'années ; ingénieur, il réussit mais nettement moins bien que son père. Il fut un adolescent très complexé à cause de son éducation, pense-t-il, où il fallait travailler et éviter de penser aux filles. Bref, il est très inhibé et présente des symptômes d'inhibition obsessionnelle très marqués.

Son analyse est scandée par trois rêves - dont un cauchemar - et deux périodes de construction fantasmatique.

Ce premier rêve – très court - advient au bout de la première année d'analyse : « J'ai fait un rêve qui m'a bouleversé et réveillé avec sursaut. Imaginez que je suis sur un immense tapis représentant la géographie de l'Europe ; c'est un tapis parce que les personnages sont trop grands par rapport aux pays. Je suis sur l'Angleterre devant un médecin assez âgé qui me dit : 'Return on the continent !' Je me sens comme happé par l'arrière et je me retrouve en Belgique. »

Dans le contenu manifeste, il y a l'Angleterre et le continent européen... représentés par une carte. Il y a la phrase : 'Return on the continent !' Tout lycéen sait que les Anglais parlent de ce qui se passe chez nous comme de ce qui se passe 'on the continent'. Trois mois d'associations assez décousues l'amènent à finalement consulter un dictionnaire : le mot 'continent' signifie trois choses dans notre langue : une grande surface de terre (par opposition à une île) ; la continence urinaire (par opposition à l'incontinence urinaire) ; et... l'abstinence sexuelle ! Voilà justement son problème d'adolescent : il ne plaît pas aux filles. Le rêve comme rébus signifie donc, dans le contenu latent, « Sois abstinent ! » et rejoint son problème ancien en contournant la censure sous forme d'image et utilisant une langue étrangère⁵... Ce rêve dévoile-t-il un refoulé bouleversant ? Il est inhibé, il le savait... Le rêve, en début d'analyse, fait état d'une première interprétation, d'un premier bilan, de son état psychique à ce moment-là.

Son analyse, d'une durée de 7 ou 8 ans, déplie ses coordonnées symboliques et identificatoires : voilà un sujet qui est sorti de l'Œdipe par un Oedipe inversé, un peu à la manière de Schreber. Son problème est d'être reconnu par ses parents, essentiellement par son père comme ce rêve de milieu d'analyse le confirme : « Il est invité chez ses voisins actuels : Monsieur et Madame Parent. Il ne parvient pas à passer le pas de la porte.... C'est très angoissant pour lui. »

Son fantasme se construit progressivement au cours de la cure – ce qui n'est pas nécessairement vrai dans toutes les cures. L'occasion déclenchante est un souvenir de sa vie d'étudiant : avant son entrée en analyse, il se masturbait en pensant à une voisine qui était à la fois très libre et assez tarifée – ce qui d'ailleurs fournit du carburant supplémentaire à ses fantasmatisations. Dans ce premier noyau de fantasmatisation malgré tout assez rose, il n'est jamais client, il assiste au spectacle

⁵ Cfr., Freud, S., « L'homme aux rats », in *Cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1984.

comme voyeur (et non comme regard). Je me permettrai de dire de ce fantasme seulement qu'il élève cette voisine au rang de femme phallique à travers le nombre successif et, puis simultanément, de ses clients⁶ ; à mon sens, rien ne permet d'affirmer que la pulsion scopique soit déjà promue au rang de pulsion dominante désintriquée. A noter fondamentalement : ces fantasmatisations lui font plaisir et servent essentiellement à alimenter sa masturbation.

A lire Freud, chez le névrosé tout au moins, le fantasme est 'cicatrice'⁷ du complexe d'Œdipe. Qu'est-ce que cela signifie ? L'enfant sort de son narcissisme primaire, de son autisme inaugural ; dans son appel à l'Autre, il passe par les trois organisations préœdipiennes - (et non les stades prégénitaux comme chez Abraham) - orale, anale et phallique, progresse topiquement⁸ et, muni de cet appareil subjectif, affronte la menace de castration qu'il prend enfin au sérieux à la suite de la castration de la mère phallée. Là, pour ne pas subir lui-même rétorsivement cette castration, il régresse topiquement (et non génétiquement) à une position préœdipienne et organise dans l'inconscient son rapport à l'Autre sur le paradigme oral, anal, scopique ou invoquant de son fantasme - entièrement corrélé au phallique (comme signifiant, dira plutard Lacan). En somme, confronté au fait que les signifiants de l'Autre ne sont pas garantis et renvoient toujours à un autre désir insondable, confronté à l'énigme du désir de l'Autre, pour ne pas se noyer, le sujet se raccroche à la seule bouée qu'il connaisse soit l'une des organisations préœdipiennes qu'il va scénariser imaginativement comme fantasme.

Jusqu'à présent, j'ai présenté le fantasme comme un pare-castration et donc j'ai sous-entendu que la castration est l'ennemie du sujet... Pas sûr, bien des passages chez Freud et Lacan vont à contre-courant.

Les trois mythes freudiens du père font signe d'une évolution décisive quant au statut de la castration pour le sujet. Du fait de la transgression de la prohibition de l'inceste, l'homme Œdipe termine plutôt mal sa vie : sa famille est décimée. Dans *Totem et tabou*, des frères castrés ont tué le père incestueux, l'ont mangé dans une dernière orgie cannibalistique, et ont - au bout du compte - établi une société relativement harmonieuse de frères égaux au prix du respect d'un totem et d'un tabou. Mieux encore, dans *La Bible*, le peuple tue cet emmerdeur de Moïse et ses dix commandements, puis l'oublie pour finalement le rappeler plusieurs siècles plus tard et obéir à sa Loi ! Présenter les choses comme des faits divers ne souligne-t-il pas que Freud, des années 1890 à la fin des années trente, change complètement de position sur la question du père et de la castration ? La castration est peut-être l'ennemie du sujet mais c'est un ennemi attendu voire même désiré...

Le moi contre le Ca et le Surmoi ? C'est trop schématique... Le moi freudien est une instance baroque. 'Roi constitutionnel', 'être de frontière' en 1923, le moi est surtout un bon diplomate : ce qu'il perd sur le champ de bataille est récupéré à la table des négociations au prix de quelques contorsions voire, ultérieurement, de quelques clivages. Dans « Pulsions et destins des pulsions »⁹, Freud construit un

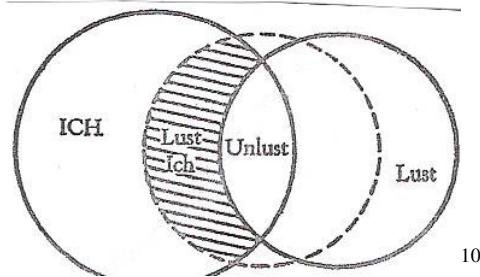
⁶ Cfr., « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse : II, Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse. », in *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris, 1969, pp. 55-65.

⁷ Cfr., Freud, S., *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 233.

⁸ Le sujet passe topiquement de la demande à la demande *de*, du désir à au désir *de*.

⁹ Freud, S., *Métapsychologie*, Pbp, Paris, 1968, pp. 36-44.

développement logique du moi : d'abord homéostatique et quasi autiste, le moi affronte l'objet extérieur et extérieur interne ('l'extime') soit la pulsion émanant du *Ca*. Il se déforme en moi-plaisir pour métaboliser les bons objets et expulser les mauvais sous la férule du principe de plaisir. Lacan schématise ces quelques pages de Freud comme suit :



et ajoute ce commentaire qui va loin : « Ce qui est *Unlust*, par contre, est ce qui reste inassimilable, irréductible, au principe de plaisir. C'est à partir de ça, Freud nous le dit, que va se constituer le non-moi. Il se situe – notez-le bien – à l'intérieur du moi primitif, [...] »¹¹. Drôle de défaite de ce moi homéostatique qui s'accapare une bonne part du *Lust* (au prix d'un certain clivage entre le *Ich* 'primitif' et le *Lust Ich*) et constitue la future Chose lacanienne (sous la forme de l'*Unlust*).

De même face au *Ca*, le moi se scinde et constitue le Surmoi. Le Surmoi garde de son origine moiïque le fonctionnement de l'entendu, des représentations de mot, mais trouve son énergie dans le *Ca*. Voilà donc une nouvelle scissiparité étonnante : sachant que le surmoi se fait le porte-parole de l'angoisse de castration, le pire ennemi du moi, le moi consent malgré tout à l'intégrer dans son empire ! Faut-il qu'il l'aime ce tourmenteur !

L'article de 1938, « Le clivage du moi dans le processus de défense »¹², accentue cette tendance à la multiplication des *moi*... Bref, devant tellement de *moi*, on ne sait plus à qui l'on parle : il faut bien postuler un sujet comme centre - non de décision - de certitude cartésienne ; l'expression 'moi-sujet' apparaît d'ailleurs dans le texte de Freud¹³. Le sujet lacanien se barre sous les 'idéaux de la personne' et sous ses différentes stratégies de colonisation de la Chose.

Comment Lacan repense-t-il Freud dans les années '50 à propos du fantasme ? « Subversion du sujet et dialectique du désir »¹⁴, cet écrit de la fin de l'année 1960, met un point final à la première théorisation lacanienne du fantasme.

La parole de l'Autre ne renvoie à aucun référent linguistique, à aucune réalité sensible, mais toujours à un autre désir insondable ; le désir de l'Autre est donc un furet énigmatique. Le sujet, qui est lui-même divisé par le signifiant, ne sait ce qu'il est ni ce qu'il désire...

¹⁰ Lacan, J., *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, 1973, p. 217.

¹¹ *Idem*, p. 218

¹² Freud, S., *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, 1985, pp. 283-286.

¹³ Cfr. Freud, S., *Métapsychologie*, op. cit., p. 36.

¹⁴ Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, pp. 793-827.

Considéré comme « index d'une signification absolue »¹⁵ (*i.e.* une signification n'est pas un signifiant et ne renvoie donc pas à un autre signifiant – Lacan annonce là son concept ultérieur de 'signifiant asémantique'), le fantasme apparaît alors comme la réponse que le sujet apporte à la question du désir énigmatique de l'Autre au prix d'une certaine suspension de la subjectivation, d'une certaine 'éclipse'. $\$ \diamond a$ est la réponse que le sujet apporte au *Che vuoi ?* de l'Autre et inaugure la série des réponses du sujet sur le graphe : $s(A)$, m et $I(A)$, c'est-à-dire sa réalité sexuelle inconsciente.

Quelques pages plus loin, Lacan précise la nature de cette réponse chez le névrosé. Le névrosé 'fausse' la réponse car il s'imagine que l'Autre désirant le demande comme objet pour se compléter et ne plus être castré ; le névrosé ravale le désir de l'Autre à sa demande 'en réduisant son fantasme à la pulsion'¹⁶.

La réponse fantasmatique permet au névrosé, d'un côté, de localiser l'énigme du désir de l'Autre et d'apporter une réponse à l'énigme de la castration – c'est l'aspect positif et pare-angoisse de la réponse fantasmatique – mais au prix de son 'éclipse' subjective ; le névrosé fantasme donc à mort mais il refuse que le fantasme devienne réalité et développe une stratégie phobique d'évitement, hystérique de refus d'être objet et obsessionnelle de renforcement du sujet et de protection de l'Autre.

Voilà donc le *statut paradoxal* de la réponse fantasmatique chez le névrosé. *Positive en son rôle de protection au regard du réel, de la Chose absolument étrangère et menaçante de L'éthique, cette réponse montre en même temps que le névrosé – qui 'couvre' la castration – 'y tient' : « Le névrosé couvre la castration qu'il nie. Mais cette castration, contre cette apparence, il y tient. »*¹⁷ *car, sans elle, il disparaîtrait comme sujet.*

Le fantasme 'protège le réel'.

Que le névrosé construise un fantasme est donc le but de l'opération analytique dans les années '60 – même si beaucoup d'analyses n'y aboutissent pas. La première vague de fantasmatisation de mon patient s'estompe de manière étonnante quand il rencontre sa première partenaire et future épouse. Plus paradoxalement encore, la deuxième vague débute au moment où il est jeune marié. Cette deuxième vague se distingue de la première en deux points essentiels : *primo*, son fantasme commence à le déranger et il est significatif que ce fantasme apparaisse à ce moment là ; *secundo*, le scénario du fantasme change même si on reconnaît la matrice de la première époque de fantasmatisation. Il n'est plus question de prostitution ; la femme scénarisée est soit une femme de son entourage (jamais longtemps, jamais son épouse) ou, le plus souvent, une femme anonyme. D'autre part, cette femme lui enjoint de participer au cérémonial non comme consommateur mais comme servant du rite : par exemple, c'est lui qui prend ses rendez-vous galants, il doit lui tenir la main, etc. Ce nouveau scénario le dérange franchement, il n'est pas à sa place, il fait tache – la pulsion scopique commence à poindre.

¹⁵ *Idem*, p. 816.

¹⁶ *Ibidem*, p. 823.

¹⁷ *Ibid.*, p. 826.

Ce scénario le déstabilise vraiment quand il finit par se mettre en scène comme participant : il ne consomme pas génitalement, il est le serviteur de Madame au regard des autres hommes présents pour l'observer, commenter flatteusement ses prestations ou se moquer de lui. Comme ce Monsieur est un grand cartésien, il se scénarise entre autres ainsi : les mains liées derrière le dos, il doit donner du plaisir à cette Dame ; ou, les yeux bandés, il doit caresser cette personne.

À relever de cette deuxième période : *primo*, le fantasme apparaît au moment du mariage et non au moment de la rencontre – ce qui signe bien sa difficulté à assumer une position d'homme responsable car, de la période des fiançailles, il parle comme de grandes vacances. *Secundo*, il n'est plus seulement voyeur, il devient voyant : il fait tache dans le tableau et occupe dans le scénario une place où il n'aime pas du tout se reconnaître. Le scénario fantasmatique cesse d'être un chouette film, un scénario imaginaire pare-castration ; par son caractère répétitif, dérangeant, il manifeste le réel en cause pour ce sujet.

Assez content du travail de construction, je m'étonne - en moi-même et sans le lui dire pour ne rien solliciter – que le fantasme ne soit plus sonorisé alors que l'orgasme de la voisine était assez bruyant, constituait un moment essentiel du scénario et mettait fin provisoirement à la masturbation et à la fantasmatisation.

Dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*¹⁸, Lacan aborde le fantasme non plus comme défense du sujet contre le réel mais comme défense du réel contre le sujet, tenté d'obéir au seul principe de plaisir.

Entre les séminaires VII *L'éthique de la psychanalyse* et ce séminaire XI, le statut du réel a changé : la Chose est totalement étrangère au sujet, 'hors signifié', le sujet ne peut avoir avec elle qu'un rapport tragique ; le réel dans le séminaire XI naît entre les signifiants et est donc inhérent au fait de parler - dès lors le sujet peut-il avoir un rapport pacifié avec des parties de la Chose, l'objet *a* par exemple dans la peinture.

Certaines pages du séminaire XI pérennisent la thèse de « Subversion... » comme en témoigne cette citation : « Le fantasme est le soutien du désir, ce n'est pas l'objet qui est le soutien du désir. Le sujet se soutient comme désirant par rapport à un ensemble signifiant toujours beaucoup plus complexe. Cela se voit assez à la forme de scénario qu'il prend, où le sujet, plus ou moins reconnaissable, est quelque part, schizé, divisé, habituellement double, dans son rapport à cet objet qui le plus souvent ne montre pas plus sa véritable figure. »¹⁹ Citation lumineuse : l'objet – qui n'a pas d'« image spéculaire » et de réalité sensible, qui a une réalité uniquement et « purement topologique »²⁰ – ne peut soutenir le désir par lui-même ; l'objet doit donc être enchâssé dans un « ensemble signifiant toujours beaucoup plus complexe », le scénario fantasmatique. Ce dernier met en scène un sujet peu « reconnaissable », « schizé », « double » dans son « rapport » à un objet « qui ne montre pas sa véritable figure » ; ce double jeu et du sujet et de l'objet fait inévitablement penser aux jeux de l'imaginaire, d'un imaginaire qui déguiserait l'objet réel pour permettre au sujet de le supporter et de s'en défendre.

¹⁸ Lacan, J., *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit.

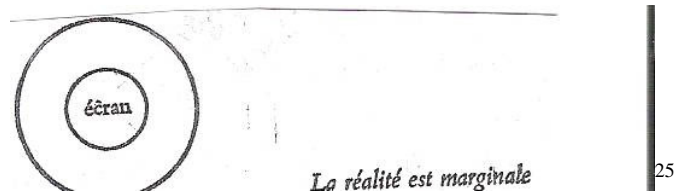
¹⁹ *Ibidem*, p. 168.

²⁰ *Ibidem*, p. 232.

D'autres pages vont à rebrousse-poil quand Lacan déclare que le réel 'entraîne avec lui le sujet'²¹ et « commande plus que tout autre nos activités »²². Dès lors le fantasme change-t-il totalement de fonction... Il 'fonctionne par rapport au réel' et le 'supporte' : « C'est par rapport au réel que fonctionne le plan du fantasme. Le réel supporte le fantasme, le fantasme protège le réel. »²³ Contre quoi le fantasme protège-t-il le réel ? Contre le *Ich* homéostatique et le *Lust-ich* dominé par le principe de plaisir en tant que le fantasme soutient le désir dans sa dimension de transgression de ce principe ; au fond, le fantasme protège, au-delà même du réel, la structure et l'appareil du sujet.

Le fantasme reste un écran, toutefois il n'est plus un écran de projection pour un scénario imaginaire mais un écran qui 'protège' et fait apparaître le réel au sens où l'entendent Gelb et Goldstein. Merleau-Ponty, dans *Phénoménologie de la perception*²⁴, fait grand cas de leur expérimentation. Si, dans un oculaire, nous plaçons un disque noir au fond d'une boîte et si nous éclairons la boîte, nous ne verrons qu'une lumière grisâtre ; nous ne verrons ni le blanc de la boîte ni le noir du disque. Par contre si nous introduisons, entre la réalité sensible (pour l'instant indistincte et grisâtre) et notre œil, un petit bout de papier blanc (un écran) le blanc de la boîte et le noir du disque apparaîtront automatiquement car il suffit, face à une lumière aveuglante, de jouer sur le contraste des couleurs pour rétablir les couleurs propres à chaque objet du champ sensible et rétablir la profondeur de champ. Voilà une expérience que chaque conducteur fait chaque été quand le soleil l'aveugle : il ne s'arrête pas, il n'éteint pas le soleil, il se contente d'abaisser machinalement son pare-soleil de sorte que la réalité est à nouveau distincte.

Dès lors peut-on comprendre cette nouvelle thèse de Lacan : le fantasme est fonction du réel et le protège, ce réel commande le sujet, sa réalité sexuelle oedipienne inconsciente et sa réalité de tous les jours :



A la question du sujet sur le désir insondable de l'Autre, la Chose répond désormais : 'Je ne veux pas tout de toi... seulement un bout de moi, l'objet *a*'.

Cette deuxième phase de fantasmatisation s'achève par un cauchemar. A la suite d'un accident vasculaire cérébral de son père, lors d'un déplacement professionnel, dans sa chambre d'hôtel, son assurance fantasmatique ébranlée, le scénario tourne au cauchemar car il s'y met en scène de manière totalement inacceptable à ses yeux : il est désormais à la place de la femme anonyme mais il reste

²¹ Cfr. *Ibid.*, p. 54.

²² *Ibid.*, p. 59.

²³ *Ibid.*, p. 41.

²⁴ Merleau-Ponty, M., *Phénoménologie de la perception*, Tel/Gallimard, Paris, 1945, p. 355.

²⁵ Lacan, J., *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 99.

homme ; en érection, plusieurs hommes s'affairent pour lui donner un orgasme ; cet orgasme est sonorisé mais bizarrement comme s'il était une femme. On peut disserter à perte de vue sur ce très court moment de fantasmatisation - par exemple y voir une homosexualité refoulée.

Pour moi, l'essentiel n'est pas là : il retrouve sa vieille revendication d'être l'objet d'attention et d'amour de la part de son père : en se faisant servir par d'autres hommes, il prend la place du père et cela ébranle profondément sa position obsessionnelle.

Ce fantasme précipite sa sortie d'analyse... Il ne se sent plus malade, il assume subjectivement mieux ses responsabilités, il veut donc sortir d'analyse en postulant une fonction à l'étranger.

Cette fantasmatisation, très luxuriante, reste très figée et n'aboutit pas à une mise en forme grammaticale du type 'Un enfant est battu'.

Le fantasme noue R.S.I.

Cet exposé avait une ambition très limitée : le fantasme, comme tout phénomène psychique, noue les trois registres R.S.I. ; je veux dire par là qu'il ne relève pas seulement de l'imaginaire. Certes il relève de l'imaginaire mais, comme 'cicatrice' du complexe d'oedipe et plus fondamentalement du complexe de castration, il noue aussi les amarres oedipiennes de chacun de nous et, plus profondément, le réel tel qu'il se présente *singulièrement* pour chacun de nous. Mon travail s'est arrêté au séminaire XI même si bien des pages du séminaire XX confirment la conceptualisation nouvelle du séminaire XI. Je ne prétends donc pas que le fantasme sert de quatrième comme le symptôme dans les séminaires des années '70...

Ma conclusion se déduira donc facilement de ma vignette clinique et du récolement des onze premiers séminaires de Lacan. Fantômes, rêves traumatiques, traumatismes viennent 'à la même place' comme 'réponses du réel' ; ils n'ont pour autant pas la même fonction. Le fantasme se distingue comme déformation du moi freudien (son 'clivage') ou comme construction du sujet lacanien - et non comme intrusion de l'extérieur. *Dès lors le fantasme, dans sa dimension spécifiquement analytique, doit-il nouer les trois registres R.S.I. Il doit nouer les coordonnées symboliques dans les équations phalliques ; la scénarisation imaginaire et le caractère disruptif du réel.*

Aussi bien chez Freud que chez Lacan y a-t-il une évolution qui va d'une castration totalement intrusive, étrangère et tsunamique (« Le moi et le ça », *Le séminaire VII, l'éthique*) à une conception où la castration trouve abri dans l'élaboration d'un sujet qui parvient plus ou moins à la métaboliser et qui 'y tient'. La castration n'est plus simplement une *castratrophe* pour le sujet, elle devient son amie – une amie qu'on ménage et vis-à-vis de laquelle on garde ses distances.